

Un héros antimoderne

Antoine Compagnon, *La classe de rhéto*, Gallimard, 2014 [2012]

David Turgeon

Number 307, Spring 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/73509ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Turgeon, D. (2015). Review of [Un héros antimoderne / Antoine Compagnon, *La classe de rhéto*, Gallimard, 2014 [2012]]. *Liberté*, (307), 52–52.

Un héros antimoderne

L'éducation militaire contrariée
de l'essayiste Antoine Compagnon.

DAVID TURGEON

IL Y A un endroit, quelque part dans l'entame de *La classe de rhéto*, où déjà les faits se brouillent : le narrateur a fait lire les premières pages du récit – celles, donc, que nous venons nous-mêmes de lire – à son frère, et celui-ci a indiqué des inexactitudes, des erreurs. « Cette sorte d'imprécision me semble vénielle », écrit alors Antoine Compagnon. « Je raconte mes souvenirs, non les siens, et je ne vais pas vérifier tout ce que je dis auprès de tous mes frères et sœurs, camarades, amis et ennemis. »

La classe de rhéto raconte, en apparence, la première année du jeune Antoine Compagnon au « bahut », ici une école militaire française, pensionnat où il fut envoyé au lendemain de la mort de sa mère. Arrivé des États-Unis où son père, militaire de carrière, était en poste, il se trouve soudain confronté à un monde fort différent des *liberal colleges* qu'il avait fréquentés jusqu'alors. Au bahut, la discipline est partout, souvent arbitraire, et les occasions de s'amuser se font bien rares. Le futur théoricien littéraire y découvrira cependant une certaine forme d'amitié, forte, indéfectible. Il deviendra pendant cette année-là, du moins est-ce la thèse du livre, l'homme qu'il est aujourd'hui.

L'intérêt de ce livre apparaîtra sans doute de façon particulièrement immédiate à ceux qui aiment déjà Compagnon l'essayiste, auteur du *Démon de la théorie* et des *Antimodernes*. Identifié à l'école de la revue *Poétique* – donc aux rejets du structuralisme style 1960 –, cet ancien élève de Barthes n'est pas, comme ses aînés, un inventeur de concepts. Au contraire, il a plutôt quelque chose du rabat-joie, quoique sans méchanceté ; si on doit le rapprocher d'un grand nom du Seuil, on pensera plutôt à Genette, notamment pour son côté pince-sans-rire,

sa façon de laisser entendre que les théories littéraires sont bien plus utiles si on ne les prend pas trop au pied de la lettre.

De Compagnon l'essayiste on retient aussi une prédilection pour l'« antimoderne », posture en décalage avec son époque, qui doute des vertus modernes sans pour autant appeler à un retour dans le passé. En termes politiques (et pour parler très simplement), cela se figure par une droite littéraire convaincue de la morbidité de sa propre posture,

mais refusant tout de même de confier la marche de son récit à un angélisme identifié à gauche. Bref, l'antimoderne n'est pas



— Coupes-en encore, aie pas peur.
J'ai une grosse entrevue demain,
je la veux, la job.

contre le moderne ; il est, en quelque sorte, un moderne doutant de la modernité, et c'est en cela que sa pensée est stimulante.

Il est tentant, a posteriori, de voir l'antimodernisme comme la métonymie du parcours de Compagnon tel qu'esquissé

dans *La classe de rhéto*. Fils de militaire, le narrateur est convaincu qu'il fera aussi la guerre, conçoit de cette destinée une image héroïque. Mais au sortir du bourbier algérien, l'armée française a bien changé ; les fils de soldats n'iront plus se battre ; ils deviendront, à la rigueur, techniciens, ingénieurs, « faiseurs de paix ». La conversion antimilitariste – et il s'agit vraiment d'une *conversion* – racontée dans ce récit a pour fond le sentiment ingrat d'avoir été abandonné par la patrie et par l'époque.

C'est en tout cas un livre où Compagnon l'essayiste fait œuvre d'écrivain et, pourrait-on dire, œuvre de romancier. Si le récit se présente d'abord comme une simple autobiographie, c'est du roman qu'il finit par prendre la forme. Compagnon n'est pas dupe de ses souvenirs. Mais plutôt que de souligner les fatales inexactitudes de sa mémoire, il choisit, progressivement et presque imperceptiblement, de *romancer*, au sens fort. Plus on avance et plus les camarades mal dégrossis rencontrés au début du livre se muent en *personnages de roman*, ils prennent une ampleur imprévue, et en tout cas formidable. Lambert, le grand Crep's, Damiron : était-ce vraiment ainsi qu'ils s'appelaient ? Ont-ils vraiment existé comme tels ? L'auteur, en épilogue, prend le soin de préciser une dernière fois qu'il en doute, mais cela ne l'empêche pas, sitôt qu'il se remet à *raconter*, de dérouler de passionnantes mises en scène, de magnifier sa vie passée pour en faire un véritable roman.

Ces considérations sur la fiabilité du récit autobiographique ne sont pas neuves, bien sûr. Ce qui est réjouissant, c'est la manière dont Compagnon s'amuse du bon vieux « pacte autobiographique » pour faire de son livre un objet plaisamment ambigu, révélateur autant que pudique. Ce livre est plus fondamentalement le roman d'un narrateur aménageant ses souvenirs, qui forcément lui reviennent dans le désordre et colorés de nouvelles teintes, mais qui semblent lui dire, à distance, quelque chose de l'homme qu'il est devenu. Le projet peut paraître proustien (donc un brin *passéiste*), il est pourtant traversé par une conscience très nette de ce qu'il est, et en cela il fait siens les scrupules, vifs à un lecteur contemporain, d'une Annie Ernaux (celle des *Années*).

La classe de rhéto, en annonçant le récit d'une année dans la vie de son auteur, crée pour ce faire un type, l'antimoderne, ce héros qui sait qu'il est arrivé trop tôt ou trop tard, à qui on n'a pas laissé de rôle ; personnage dans lequel nombre d'entre nous, je crois, pourraient se reconnaître, sans pourtant n'avoir jamais mis les pieds dans une école militaire. **L**